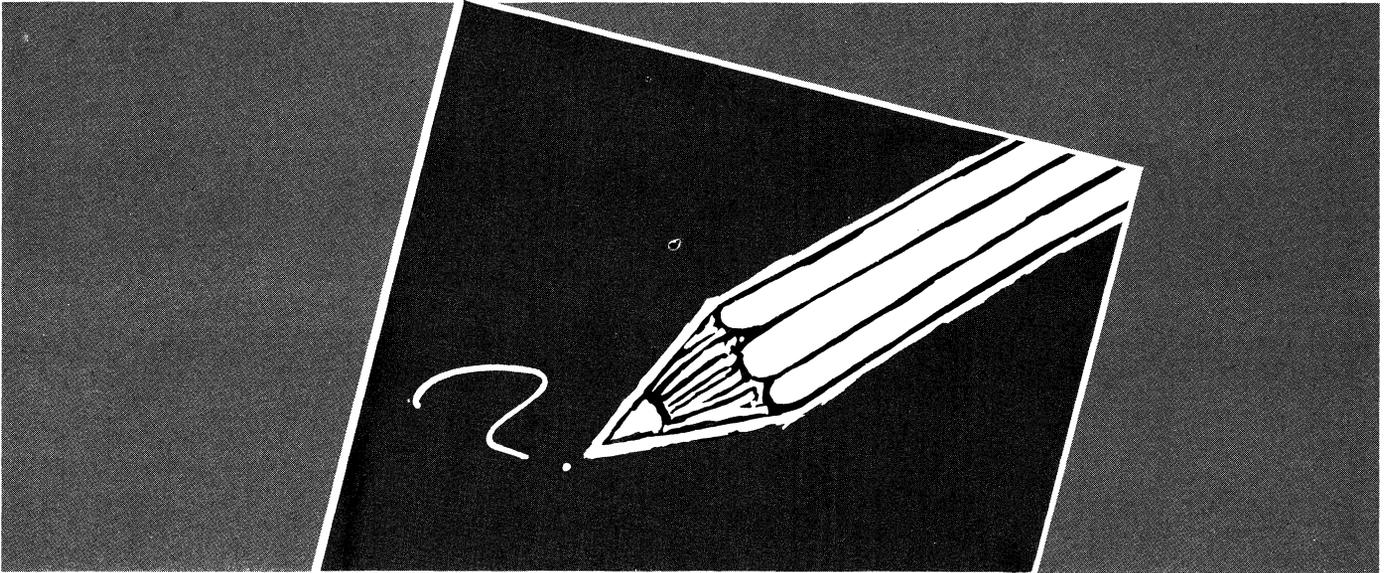


# Y a-t-il une Spécificité de l'écriture au féminin?

Mair VERTHUY



## A Voice of our Own

In 1975, I was approached by the Co-Ordinator of Women's Studies at Concordia University and asked to develop a course on French women writers. Although I accepted with enthusiasm, when the time came to begin active research with a view to *teaching*, the approach to be used was not immediately clear to me.

I knew the writers, many if not all of them neglected in traditional literature courses, but it seemed to me that to study them as individuals would be rather a limping justification for including the course in a Women's Studies program. There had to be something more than a series of authors, linked only by gender, who might or might not be interested in promoting the cause of women. The following text is an account of my own progress.

I have reached the conclusion that, today at least, women do have a voice of their own. Only history, of course, will tell us how much of that voice is peculiar to a given context.

(Communication faite à l'université Laval en mai 1976)

Si cette communication porte, en guise de titre, une interrogation, c'est que cette interrogation correspond à ma démarche personnelle, dont il faut peut-être retracer ici les étapes pour mieux expliquer ce qui suit.

Ayant accepté, à la demande d'une collègue, d'offrir pendant l'année 1976-77 un cours sur les écrivaines françaises, — cours qui doit s'insérer dans notre programme *Women's Studies*, — j'ai commencé par consulter les listes de lectures des différents départements de littérature française. Chose étonnante. Alors que le nombre de femmes qui écrivent actuellement est impressionnant et que bon nombre d'entre elles sont appelées à occuper une place prépondérante dans les histoires futures de cette littérature, c'est surtout un vide, une absence, que l'on constate, que nous autres femmes constatons, en consultant ces listes, ou alors une présence réduite au minimum acceptable. Souvent celles qui y figurent se

voient attribuer un rôle de compagne: Simone de Beauvoir à côté de Sartre; Elsa Triolet à côté d'Aragon; Nathalie Sarraute à côté de Robbe-Grillet. On remarquera ici l'utilisation courante des prénoms dans la nomenclature féminine. L'homme n'a besoin souvent que de son nom de famille. La norme, c'est lui. Cette situation me paraît correspondre à la réalité sociale. La femme, là comme ailleurs, n'a droit de cité que dans une proportion sécurisante et dans la mesure où l'homme lui sert de caution. L'ère de l'*ausweis* n'est pas révolue!

La nécessité d'un tel cours sur les écrivaines me parut donc de plus en plus évidente. Mais on n'échappe pas facilement aux étiquettes. Nous étudions Claudel symboliste, Breton surréaliste, Sartre existentialiste, Camus absurde. Fallait-il alors diviser ainsi les femmes? Lire Rochefort utopiste anarchisante? Parmelin communiste? Sarraute et Duras nouveaux romanciers? etc. etc. Et lire les autres: d'Eaubonne, Groult, Cardinal, Leclerc, Gutman, Igrecque, j'en passe, féministes?

Telle fut ma première intention — ou tentation. Parce que, *a priori*, hormis l'occultation subie, je ne voyais pas ce qu'elles pouvaient avoir en commun. Mon éducation politique ne me poussait pas à le chercher.

Il me paraissait clair, après une lecture sociologique, si vous voulez, même superficielle, qu'une coupure très nette s'établissait entre les trois premiers romans de Rochefort et ceux qui devaient suivre. *Le Repos du guerrier*, *Les Petits Enfants du siècle*, *Les Stances à Sophie* marchent, fonctionnent en tant que romans, parce qu'ils collent à la réalité ambiante. Il n'y a pas de miracles. L'alcoolique sera obligé, hélas, de rentrer en clinique; la petite ouvrière révoltée se ramasse toute contente et enceinte dans un H.L.M.-prison en banlieue; 'Sophie' ne transformera pas le monde bourgeois, force lui est de réintégrer le Quartier Latin, encore que l'on ne sait pas ce que l'avenir lui réserve. Mais quand Rochefort veut passer du sursaut de révolte individuelle, vite matée, à la création romanesque d'un univers utopique construite à partir du présent, alors ses romans, pour beau qu'ils soient au départ, échouent, meurent prématurément.

Les écrits de Sarraute, par contre, s'inscrivant dans ce que la critique a bien voulu appeler le Nouveau Roman, refusent toute dénomination, rejettent le récit linéaire, contestent

jusqu'au récit lui-même, avec ce que ce mot comporte d'idée d'unité du narrateur. Que l'on pense à *Martereau*, au *Planétarium*, aux *Fruits d'or*, à *Vous les entendez?*, nous sommes confrontés à une absence de valeurs, à une dépersonnalisation. Ses textes sont souvent composés de variantes dont aucune n'est privilégiée par rapport à une autre, d'approximations qui, en essayant de maintenir ce qu'elle voit comme la fluidité du réel, empêchent le récit d'avancer. Le réel est, est voulu, insaisissable. Diégèse intelligente, sans doute, pour citer Ricardou, mais parlons surtout dans son cas de déstructuration, de transcription d'un monde bourgeois qui vole en éclats, dont la fin est peut-être proche. Nous sommes, de toute manière, loin de Rochefort.

Loin aussi, très loin, de Parmelin qui, avec Aragon, vient en tête de file des écrivains proprement communistes. Vision critique du monde alors, mais vision profondément optimiste, sans donner dans les 'lendemains qui chantent', à une époque où nous en sommes encore à la veille, même à l'avant-veille. Mais chez elle, aucune disparition de la personnalité, aucun glissement du réel. Chaque roman, immense univers kaléidoscopique de la simultanéité, création unitaire du narrateur/romancier, nous offre une vision du monde où rien n'est refusé, ni la mesquinerie des potins téléphoniques, ni la guerre au Vietnam, ni les brutalités policières à Paris, ni les images omniprésentes de Lénine à Berlin, ni les camps soviétiques, mais où tout, forme et fond, constitue un vaste panégyrique à la vie, à l'être humain, réel et virtuel.

L'itinéraire de Duras relève aussi bien du 'nouveau roman' que de l'écrivain 'communiste'. Désencombrer, dit-elle, la littérature du bavardage romanesque. Désencombrer le monde aussi de ce qui empêche le bonheur, désencombrement qui finit chez elle par devenir destruction du monde et du récit. Livres touffus que ses premiers, remplis d'attente, de Godots possibles, de tentatives de communication, du refus de la dépersonnalisation chez personnages, libres de plus en plus minces, pages plus en plus blanches au fur et à mesure qu'elle abandonne son premier optimisme, son espoir d'un virtuel à réaliser, pour avancer vers un refus total de l'occident et des ses fausses idéologies. *Détruire, dit-elle.*

Autant de femmes, autant de visions du monde, autant d'univers différents. Des livres par des femmes, mais pas nécessairement sur les femmes. N'y a-t-il vraiment rien qui les qu'elles me paraissent avoir en commun au départ: l'occultation niveau-là. Il me fallait donc revenir à la seule chose qu'elles me paraissent avoir en commun au départ: l'occultation subie. Pour ne pas l'avoir spécifiquement contestée, encore que trois d'entre elles se soient élevées contre le principe de toute répression, elles l'ont quand même vécue, comme elles ont vécu un monde créé par les hommes pour les hommes, et dont on pourrait, comme dit Groult, prendre comme symbole essentiel l'univers musulman où la femme est reléguée au sérail tant dans l'après-vie que dans celle-ci.

Comment alors ne pas essayer de voir chez les femmes qui, elles, s'affirment d'abord et surtout en tant que femmes opprimées, réclamant leur droit à la cité, se revendiquant dans leur altérité par rapport à cette société à dominance mâle, comment ne pas essayer de voir dans leurs écrits, où il y a enfin concordance entre sujet et objet, des caractéristiques communes au niveau de l'écriture, pour voir aussi si l'on peut relever les mêmes, toutes ou certaines, chez ces autres écrivaines. Passer en quelque sorte à une lecture horizontale.

Précisons tout de suite qu'il ne s'agit nullement démettre un jugement de valeur sur la vision ou les visions du monde féministes; il s'agit d'une constatation à la fois de cette vision et de l'influence qu'elle exerce sur l'écrit.

En disant au départ que ces femmes s'affirment etc. en tant que femmes, je reviens au problème déjà posé au sujet des noms d'auteur. La norme dans cette société, et ce malgré le genre du mot, est masculine. Il ne saurait être question pour un homme d'avoir à s'affirmer en tant qu'homme. Il peut avoir à le faire en tant qu'homme noir, arabe, breton, irlandais, colonisé de l'intérieur ou de l'extérieur, mais pas en tant qu'HOMME. C'est lui qui constitue la norme, le neutre, la réalité, le monde. Et cela, c'est évidemment la condition première de toute écriture de femme, de toute existence de femme. Elle se voit assigner un lieu précis où fonctionner, c'est-à-dire le foyer; le marché, les grands magasins, le bureau, voire l'usine ne devant être considérés que comme des prolongements de cet univers confiné. Elle se voit réduite au silence, la seule parole qui lui est autorisée étant celle qui concerne les tâches ménagères, qui acquiesce au discours masculin ou qui est 'comméragé'; elle a subi l'appropriation de son corps par une société phallogratique qui lui refuse toute valeur propre et en use à son gré. Certaines se sont non seulement pliées à cette oppression mais en ont fait une gloire comme de nombreux esclaves sudistes qui aidèrent leurs propriétaires et maîtres contre les libérateurs du nord; certaines ont appris à manoeuvrer à l'intérieur de cette oppression pour en tirer le maximum possible; certaines enfin la refusent.

Quelle que soit la catégorie, la situation objective reste la même et tout est encore à conquérir.

Il m'a paru donc intéressant de procéder à une topographie de la littérature féminine. La méthode adoptée a été non seulement artisanale et empirique mais encore très partielle. Comment être exhaustive sur un tel sujet en ce moment-ci. J'ai choisi donc au hasard, outre ceux des écrivaines déjà mentionnées, un certain nombre de livres publiés aux Editions des Femmes ainsi que d'autres livres auxquels l'on a fait une réputation féministe.

En procédant à cette topographie, nous pouvons tout de suite constater qu'il s'agit presque uniquement de lieux clos. On pourrait tout résumer en citant le titre du roman des deux Gutman, *Dans le mitan de lit*, ou encore le livre de Cardinal, *La Clé sur la porte*. L'univers de la femme est obligatoirement un univers d'intérieur, que celui-ci représente un refuge ou une prison. *Dans le mitan de lit* pose le problème d'un couple où le mari se sent menacé par une femme militante, non pas féministe mais marxiste. Mais tout se déroule, non sur le lieu de travail, non dans les réunions ou défilés, mais à l'intérieur de leur appartement minuscule. Muriel dira d'ailleurs: 'cet appartement que j'assume comme mon corps, aussi mal'. *Rose saignée* de Gauthier nous offre en principe Istamboul, mais un Istamboul mythique qui n'existe nulle part, qui est 'ghetto et cloaque pour la narratrice' qui s'enlise, elle, 'dans les replis vulvaires'. Dans *Hosto-Blues*, nous nous retrouvons dans l'atmosphère concentrationnaire d'une clinique où infirmières et malades sont à la merci des médecins. V. Leduc nous raconte à plusieurs reprises l'asphyxie de l'école, du pavillon de banlieue, du réduit où elle vivait avec son mari. F. et B. Groult nous font vivre de l'intérieur d'un appartement l'aventure de deux femmes amoureuses d'un seul homme. Dans *Une Vie de putain*, on nous crie l'horreur des maisons closes — aboutissement logique? — où les hommes voudraient enfermer celles qui exercent le métier de prostituée. Chez Duras, le même phénomène: la cave/prison d'*Hiroshima mon amour*, la maison/prison de *l'Amante anglaise*, des *Viaducs de la Seine-et-Oise*, du *Square* aussi puisqu'il faut que la bonne rentre, le bateau du *Marin de Gibraltar*, l'hôtel/hôpital dans *Détruire dit-elle*, la prison dans *Abahn Sabana David*. Pour Rochefort, c'est la chambre meublée, l'appartement bourgeois, l'école, les H.L.M., le sérail et même dans *Archaios* un pays entouré, menacé de toutes parts. Dans les livres de Sarraute, des salons, des appartements exigus.

Seule Parmelin semble avoir réussi à sortir, à parcourir le monde, à vivre à l'extérieur, à participer, dans les romans qu'elle a créés. Et même là, il serait facile d'arguer que tout cet univers ouvert est un univers surtout mémorisé, un voyage intérieur, vécu par un être évoluant, si l'on peut dire, à l'intérieur d'une voiture, d'un asile, d'un train. *Voyage à Lucerne, La Gadgeture, Le Taureau matador, Le Perroquet manchot, La Femme écarlate*, voiture ou train. *Le Guerrier fourbu*, un asile et un appartement à Paris. Cela rappelle les voyages intérieurs de Sarraute et toute la tradition de Virginia Woolf.

Néanmoins ses personnages voyagent, font la guerre, l'amour, la politique. Mais cela pose un problème d'un autre genre. Ces personnages sont *hommes*. On peut évidemment faire voyager une femme. Une femme seule. Pourquoi pas? Mais encore une fois, cela constitue une affirmation, pose, pour être vraisemblable, des problèmes d'ordre pratique. Qui veut un personnage *neutre*, non exceptionnel, pouvant tout enregistrer, tout voir, tout faire, tout vivre, et cela en dehors du cadre du roman d'anticipation, doit camper un personnage masculin. Telle est, pour l'instant, la règle du jeu. A chacun son rôle dans la vie. Parmelin elle-même est consciente du problème. Citons un passage dans *Le Perroquet-manchot*. Mathieu cherche une femme de ménage; un jeune barbu blond, Lagatu, se présente:

Et devant les hésitations horrifiées qu'il devine chez Mathieu—plus d'intimité, plus de solitude, plus de tranquillité, plus de rien—il dit que c'est vraiment le temps du mépris. Une femme de ménage, ce n'est donc personne? *Ou bien un homme ne peut-il jamais être personne?* [C'est nous qui soulignons.]

Rocheffort d'ailleurs a eu à confronter le même problème. Pensons à *Printemps au Parking*. Une fugue d'adolescent, s'évadant dans Paris de la vie étriquée, étouffante, des H.L.M. de banlieue, à la recherche d'un vrai savoir, de la liberté, est *nécessairement* une fugue de garçon. La jeune fille devenue révolutionnaire, qui s'enfuit du sérail que la société a appelée *Ecole de Prénuptialité* est une fille qui ne l'est plus puisque l'on lui a ôté toute possibilité de plaisir sexuel. Pour que des petites filles puissent fuir l'école oppressante dans *Encore heureux qu'on va vers l'été*, faut-il encore qu'elles le fassent en bande avec des garçons.

Ce conditionnement au neutre, qui correspond à la réalité, est très ancré même chez les polémistes. Citons ces quelques phrases de Pérasso, tirées de *Ne pleure pas, hurle*:

La femme y travaille [en Suède] certes, mais elle est assistée par des garderies, voyage gratuitement pour emmener ses enfants en vacances. Plus tard, son *fils* obtiendra une bourse à l'université. // sera aussi couvert contre les risques professionnels, le chômage y compris. [C'est nous qui soulignons.]

La Cité est donc le lieu des hommes. Mais si la femme se sent étrangère ou prisonnière dans cette cité, elle se sent acculée aussi jusque dans son propre corps, l'ultime prison, puisque l'homme se l'est approprié pour ses besoins au point de lui interdire d'en parler. Peu étonnant alors, si, d'écrit en écrit, comme dans la citation déjà tirée de *Dans le mitan du lit*, on trouve le même vocabulaire, la même sensation d'être à l'étrait, méprisée, dans ce vêtement charnel. B. Groult:

Je crois que toutes les filles qui ont eu peur de leur féminité devenaient très laides quand elles se sentaient chassées de leur enfance et obligées d'afficher les stigmates de leur nouvel état. . . . J'étais si sûre d'être moche et maladroite, si persuadée qu'une fille en combinaison constituait un spectacle immoral, ridicule, et répréhensible que je n'ai pratiquement pas eu le courage d'enlever ma robe devant un garçon avant 24 ans, date de mon mariage tardif.

Le c. . . dont je parle, c'est le péché, la source de tout mal, c'est le trou méprisable, l'étui pour l'organe roi qui seul lui confère sa raison d'être. C'est en un mot la femme. . . . Le mot qui sert à le désigner est d'ailleurs une injure ainsi que ses dérivés. Sale connasse est une insulte raciste comme sale Juif ou sale nègre. Qui a jamais entendu traiter un homme de sale verge ou de vieille bitasse?

De Beauvoir dira de Leduc:

A travers les rabâchages de sa mère, elle s'est connue d'abord comme un sexe maudit, menacé par les mâles.

Annie Leclerc:

Les femmes sont de mauvaise humeur parce qu'elles sont mal dans leur peau, ou plutôt parce qu'elles n'y sont pas.

Les personnages féminins et enfantins de Rocheffort sont, se disent, partout 'mal dans leur peau', femmes comme Triton ou l'héroïne de *Sophie*, à qui l'on refuse d'une façon ou d'une autre le droit à la jouissance.

Parmelin revient constamment sur le conditionnement du corps féminin par la publicité — une femme n'est femme que quand elle correspond à l'image poupée transmise par l'homme. Parturier souligne cette oppression:

En réalité, les petites filles souffrent beaucoup, comme autrefois les Chinoises, avant de devenir de vraies femmes; cette compression de la personnalité n'est pas sans douleur.

Et dans *O Maman, baise-moi encore*, on lit cette phrase qui résume tout:

Je recule jusqu'au mur de ma prison — mon corps.

On peut en citer d'autres, et l'on trouvera toujours ce vocabulaire de la répression ou de l'absence de la femme à elle-même: 'taule, barreaux, enceinte, cercle, coquille, bouché, bloqué, etc.' C'est ce qui explique que toutes celles qui se revendiquent et qui s'affirment, affirment en même temps leur corps, esquissent déjà une récupération par le *verbe*. Ce ne sera pas seulement une revendication du droit de la femme à la jouissance sexuelle, mais une affirmation de la femme dans toutes ses fonctions physiques. Nous pensons aux longs et nombreux passages chez Leduc, Gauthier (voir le titre de son roman), Igrecque, Leclerc, d'Eaubonne, Groult, etc. sur les menstrues, le clitoris, le vagin, les seins, la bouche d'une femme sentie par une autre femme; nouveau vocabulaire, toute une nouvelle topographie physique, si j'ose dire, qui surgit en même temps chez toutes ces femmes qui prennent la parole pour la première fois. Mais présence ou absence, même image obsédante du corps interdit.

La parole est d'ailleurs un aspect extrêmement important des écrits au féminin. Les femmes prennent la parole dans un sens très littéral. Conscientes du fait non seulement qu'elles ont été réduites au silence pendant de trop longs siècles mais aussi que *l'écrit*, les *lettres* sont du domaine de l'homme, les femmes semblent, même sur la page imprimée, dans le livre relié, valoriser la parole au dépens du mot. Un exemple très simpliste, très concret de ce phénomène serait l'utilisation brute qu'elles font du magnétophone. L'on pense aux *Parleuses*, à *Quand les femmes se disent* où les conversations ont été transcrites sans reprise, avec les blancs qui surgissent à la fin du ruban, les répétitions et les tâtonnements inhérents à toute conversation détendue. Il y a là un refus de l'organisation traditionnelle du discours. Les titres eux-mêmes soulignent cet aspect du contenu, comme aussi *Parole de femme* de Leclerc, *Hosto-Blues* de Thérèse qui fait penser à une chanson dans le genre du 'St James Infirmary Blues', *Ne pleure pas, hurle* de Pérasso, *Vous les entendez?* de Sarraute, *Détruire, dit-elle* de Duras; autant de signes de leur volonté de dire tout haut, de se faire entendre. On peut trouver d'un livre à l'autre, chez les 'féministes', en filigrane,

en *leit-motif*, les mots: parole, se dire, se faire entendre (et non lire), se faire écouter. Je renonce aux citations trop nombreuses.

Avant de passer à d'autres aspects de cette valorisation de la 'parole', j'aimerais dire ici que cette importance attachée à l'aspect *sonore* de leurs discours me paraît relever au moins partiellement et sans doute subversivement d'une conception nouvelle de la solidarité féminine, qui retourne contre les hommes comme une arme le seul champ qu'on leur avait laissé, parce qu'apparemment inoffensif: les potins, les discussions entre voisines, le 'courrier du cœur' à la radio comme à la télévision. On continue de se parler, mais autrement.

Mais cette valorisation de la parole se traduit aussi par ce que j'appellerai un discours parataxique, évident déjà dans les transcriptions mentionnées mais caractéristiques de presque tout discours féminin actuel.

Damourette et Pichon, *Essai de grammaire française*, donnent la définition suivante de la parataxe:

Les dislocations syntaxiques qui résultent de l'incapacité du locuteur d'envisager les rapports de cause à effet ou d'organiser une pensée de manière cohérente. La pensée est simultanée sinon postérieure à la parole.

Beau jugement de valeur. La syntaxe, elle, correspond à une logique linéaire, à une vision ordonnée du monde, comme la ponctuation dont la première fonction est logique et intellectuelle.

Mais si cette logique, cette clarté, cet ordre sont au service de quelques-uns, s'ils nous obligent à négliger toute une partie de nous-mêmes, s'ils constituent une arme d'oppression, s'ils s'imposent à nous comme discours unique, comme seul langage possible, alors le premier devoir du ou de la colonisé/e est-il de s'installer dans cette langue (syntaxe) et les processus aliénants qui l'accompagnent?

Il semblerait au contraire, qu'à des niveaux différents, ces écrivaines la refusent, procèdent à une destructuration du langage, destructuration qui opère dans toutes les sphères: syntaxe, ponctuation, sémantique, etc., et qui rappelle la spontanéité du langage parlé. C'est à ce processus que je donne ici le nom de parataxe.

Celle-ci peut affecter d'ailleurs la mise en page comme la phrase. A l'extrême, vous avez *O Maman, baise-moi encore*, tout écrit à la main, hâtivement, presque en gribouillis, avec ses fautes de syntaxe et d'orthographe. Ou alors *Rose saignée* où la disposition du texte, qui mélange déjà une prose continue à une prose coupée en vers, est elle-même entrecoupée d'illustrations réminiscentes d'Aubrey Beardsley, mais aussi d'un texte intercalé, comme écrit à la main, tout en rouge, traitant des menstrues.

Parataxe généralisée donc au niveau du discours, qui est marquée en particulier par une valorisation de la deuxième fonction — non intellectuelle celle-là — de la ponctuation, de sa valeur affective, des signes au service de *l'intonation*. Les points d'exclamation, d'interrogation, de suspension abondent.

'ouais. . . c'est le même. . . le néo du poumon. . . longtemps qu'il est là. . . heureusement que tu le sais. . . c'est pas avec les indications du cahier que tu pourrais apprendre quoi que ce soit. . . beau tableau encore.

que faire? oh, tes seins doux! tes seins doux! et tes sous-vêtements de santé à chaleur rayonnante. . .

Mais à un niveau moins frappant, cette non-organisation apparente du discours se retrouve chez toutes les écrivaines

mentionnées; dans le voyage intérieur de Sarraute, le style conversationnel de Rochefort, le bombardement opéré par Parmelin, le roman en dialogue et les phrases hâchées des derniers Duras (que l'on pense à la structure télégraphique, théâtrale dans *Abahn Saban David*). Et c'est une filière qui remonte à Ivy Compton-Burnett et Virginia Woolf.

Jusque dans les titres, l'on peut retrouver une préoccupation ludique et subversive avec des phénomènes qui appartiennent surtout au *dire* et non à *l'écrire*, que ce soit le jeu de mots: *Une Vie de putain*, *Les Femmes s'entêtent*, *L'Amante anglaise*; le néologisme: *La Gadgeture*; la récupération du domaine masculin: *Les Stances à Sophie*, *Ainsi soit-elle*.

Mais si refus il y a, et destructuration, voire destruction chez Duras, ces tendances n'ont rien d'apocalyptique. Elles déblayent, certes, mais pour laisser place à la vie. C'est ainsi que d'une écrivaine à l'autre, des féministes aux femmes, nous voyons le même souci de traduire ou de démonter toutes les mécaniques d'oppression qui nous empêchent de vivre, nous les femmes, les jeunes, les enfants, les malades, les colonisés, les non-conformes.

Que Rochefort dénonce le mariage, l'école, les H.L.M., etc. comme institutions; que d'Eaubonne, Groult, et Leclerc tentent une redéfinition du couple; que Parmelin dénonce la guerre, le capital, les flics, etc., que Leduc, d'Eaubonne, Igrecque valorisent aussi l'homosexualité; que Duras s'en prenne à l'aliénation généralisée à travers ses personnages de plus en plus marginalisés; il semblerait qu'il s'agit, dans tous ces cas comme dans d'autres, non pas de remplacer un Pouvoir par un autre, mais d'affirmer le droit de chacune à la vie, de laisser enfin la place au discours multiple.

Refus donc de la Cité actuelle qui, en tuant la nature, nous tue et démystification d'un faux progrès qui nous enchaîne. Mais très forte identification aussi avec les autres opprimés. La revendication ne se fait pas uniquement au nom des femmes. Le refus est également l'acceptation de toutes les différences. En filigrane à travers les œuvres par exemple, nous décelons une préoccupation avec la jeunesse: les enfants, beaucoup, chez Rochefort, qui voit en eux les seules victimes restantes qui n'aient pas droit à la parole, chez Duras pour qui ils sont gages de l'avenir: 'il y a toujours les enfants', chez Pérasso qu'inquiète leur développement; chez Leduc qui conte leur malheur, chez Leclerc qui dit sa jouissance d'être mère. Mais aussi et peut-être surtout les "hippies" américains et leurs confrères français qui subissent la répression pour avoir été différents, pour avoir établi de nouvelles valeurs, pour s'être opposés sans violence à une société violente.

Les écrivaines sont nombreuses également à s'interroger sur la folie ou de la définition que l'on en donne, sur ce qui est la folie véritable. Que l'on pense aux *Douze Collines* du *Guerrier fourbu* où l'on enferme le journaliste incapable de continuer à assister aux massacres du Vietnam; à Alissa dans *Détruire dit-elle* qui, toute folle qu'elle est, porte en elle les valeurs de l'avenir; à la narratrice de Cardinal que la vie raisonnable a rendu folle; à Céline que l'on oblige à prendre des médicaments parce qu'elle montre ses émotions. Pour éviter de faire le tour de tous les livres, concluons cette liste par les dernières phrases des *Prunes de Cythère* de Hyvrard:

Je serai devenue pareille à vous. Tu seras très content de moi. Ils diront, elle s'est enfin rendue à la raison. Et je serai tout à fait morte.

Même identification très souvent avec les Noirs d'Amérique, colonisés à l'intérieur de leur propre pays, comme avec d'autres colonisés. De Guedj et Weksler à Parmelin, les allusions sont fréquentes.

Mais il me faut, pour prouver une certaine objectivité, ouvrir ici une parenthèse. J'ai pris comme point de départ de ma démarche que l'oppression de la femme est vécue et envisagée différemment selon la classe sociale et que, d'un point de vue au moins, le conditionnement de la femme ne diffère nullement de celui des hommes. Cette lecture "féministe" me donne raison sur ce point. Si les écrivaines en France sont prêtes actuellement à s'identifier dans leur oppression aux Noirs américains, sur le sort de qui l'homme français le plus borné et le plus réactionnaire est prêt à prononcer les paroles qui lui donneront bonne conscience, seules celles parmi les femmes qui sont politisées à gauche, envisagent de s'associer à ce que l'on appelle pudiquement 'nos camarades immigrés', les travailleurs Arabes et Noirs en France.

Néanmoins, à des degrés différents, cette identification aux victimes du racisme existe.

Il est tentant de dire ici qu'encore une fois les femmes retournent contre l'Homme les armes anciennement utilisées contre elles. Traditionnellement en Europe, l'on a refusé le droit de vote aux femmes, aux jeunes, aux fous. Aux États-Unis, la liste comprenait aussi les Noirs. Aux femmes d'aujourd'hui

donc, à celles qui n'en sont plus à vouloir s'assimiler, à nier la différence, de dire: Vous aviez raison; nous ne pensons pas comme vous, nous les fous, les Noirs, les jeunes, les femmes; nous acceptons ce jugement et nous le renversons; c'est nous qui allons dans le sens de la vie.

Et cette attitude rejoindrait la valorisation du corps, de l'affectivité, et de la nature, ainsi que le refus de l'Ordre, de la logique linéaire de l'Homme vécue comme un colonialisme, un discours unique et exclusif. Après s'être dites, ces femmes tendent vers la démolition de toutes les barrières, vers l'accès libre à la Cité.

Et c'est en cela que l'on peut affirmer qu'il existe une spécificité de l'écriture au féminin. Aujourd'hui. La vraie réponse à la question du titre doit rester en suspens. Il reste évident que toute écriture est fonction de son contexte et de la perception de ce contexte. Comme celle-ci. Il est impossible de savoir comment les femmes écriront quand elles — et les autres — seront libres. C'est à partir de ce moment-là seulement que l'on pourra distinguer entre les caractéristiques proprement 'féminines' de leur écriture (et peut-être aussi de celle des hommes) et celles qui relèvent d'une situation historique donnée.

## RESOURCES FOR FEMINIST RESEARCH

- Critical reviews, essays and book reviews
- Guide to Canadian and International periodicals on women
- Extensive abstracting of published and on-going research on women in Canada and abroad
- Discussions and teaching materials for Women's Studies
- News from Women's Studies conferences
- Special sections organized by guest editors
- Special publications: bibliographies and thematic issues of particular interest to researchers and teachers.

See the special section on the arts and literature in Canada guest edited by Margret Andersen appearing in the July 1978 issue.

The Newsletter is published three times a year, in March July and November. Subscriptions run by the calendar year only; those ordering in mid-year will receive the back issues of that volume.

canadian newsletter of  
**RESEARCH ON  
WOMEN**

bulletin d'information canadien  
**RECHERCHES SUR LA  
FEMME**

### SUBSCRIPTION PRICES

Individuals	1978	\$7.00 (\$8.00 outside Canada)
	1979**	\$10.00 (\$11.00 outside Canada) \$7.00 for low income Canadians
Institutions	1978	\$15.00
	1979**	\$15.00

\*\*If ordered before November 30, 1978, apply the 1978 prices. outside North America add \$2.00 per subscription.

For more information, write to:  
Canadian Newsletter of Research on Women  
c/o Sociology Dept. O.I.S.E.  
252 Bloor Street West  
Toronto, Ontario  
M5S 1V6

